

2 – 1. Le « subterfuge Baré » raconté par les témoins

Avant toutes choses, rappelons ce règlement qui interdit aux femmes de monter à bord des navires de la Royale (ordonnance du 15 avril 1689), ce qui explique qu'aucune jusqu'alors n'a pu envisager un tel périple. Bien sûr, des femmes voyagent par mer. Il ne manque pas d'épouses ou de filles d'administrateurs qui accompagnent un intendant, un gouverneur, un ingénieur, envoyé en mission dans les îles (occidentales ou orientales), ou aux Indes (sans oublier les domestiques : « Jasmine », ou autre « négresse » comme dit le rôle d'équipage), mais le voyage a un but, une destination et ce sont des bateaux affrétés, pas des navires de la Royale. Pour une mission d'exploration officielle comme celle de Bougainville (dont l'objectif comprend le tour du monde), il y faut des hommes. L'infraction commise par Jeanne est grave et elle peut être sévèrement punie, de même que son instigateur... s'il s'en trouve un.

Pour le lecteur qui découvrirait cette histoire, et pour rappeler à tous les autres que tout ce qui s'est dit et écrit depuis deux siècles et demi ne repose le plus souvent que sur ce premier et longtemps seul témoignage, il est bon d'avoir sous les yeux le texte que publia Bougainville en 1772. Nous le recopions sans le modifier d'une virgule, tout juste en en modernisant l'orthographe :

« Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de l'Etoile, & j'eus l'occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerson, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire les nécessités devant qui que ce soit, plusieurs autres indices avaient fait naître & accréditaient le soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avons vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter même dans ces marches pénibles les provisions de bouche, les armes & les cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avaient mérité du Naturaliste le surnom de sa bête de somme ? Il fallait qu'une scène qui se passa à Tahiti, changeât le soupçon en certitude. M. de Commerson y descendit pour herboriser, à peine Baré qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Tahitiens l'entourent, crient que c'est une femme, & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournand, qui était de garde à terre, fut obligé de venir à son secours, & de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce temps il était assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille : elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement ; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère, & lui avait fait prendre le parti de

déguiser son sexe ; qu'au reste elle savait en s'embarquant qu'il s'agissait de faire le tour du Monde, & que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, & je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste Océan, la chance eût été fort singulière pour Baré. »

Reprenons le cours du voyage, et éclairons-le par les autres narrations écrites par des gens du bord. En premier, le journal au quotidien du chef de l'expédition, dont il s'est servi pour établir son ouvrage ; ce sont ses notes au jour le jour et elles sont riches de quelques détails omis à la rédaction officielle. Sur « l'épisode Baré » le corps du texte est, à quelques mots près, celui que l'on trouve dans le « Voyage ». Voici ce qu'on y trouve en plus à la fin : **« J'ai pris des mesures pour qu'elle n'essuyât rien de désagréable. La Cour, je crois, lui pardonnera l'infraction aux ordonnances. L'exemple ne saurait être contagieux. Elle n'est ni laide ni jolie et n'a pas 25 ans ».**

Depuis cette retranscription, sont sortis des presses les autres « journaux de navigation » tenus par les nombreuses « personnalités » qui se trouvaient à bord des deux vaisseaux : Philibert Commerson soi-même complétant le journal du volontaire Duclos-Guyot, fils du « second » de la Boudeuse passé sur l'Etoile à partir de juillet 1767 ; Charles-Félix Pierre Fesche, volontaire mais ancien marin de Bougainville ; Louis Starot de Saint-Germain, écrivain (c'est-à-dire tenu aux livres du bord) ; le chevalier Walsh ; le prince Charles-Henri-Nicolas de Nassau-Siegen autre éminent volontaire pour ce voyage et, à bord de l'Etoile, Jean-Louis Caro, lieutenant, et François Vivez, chirurgien. C'est Etienne Taillemite, dans la remarquable édition de l'Imprimerie Nationale présentant « *Bougainville et ses compagnons autour du Monde* » en deux volumes, qui, en 1977, nous a offert les textes quasi exhaustifs de ces journaux du voyage. On doit à Jeannine Monnier, Anne Lavondes, Jean-Claude Jolinon, Pierre Elouard, dans « *Philibert Commerson, le découvreur du bougainvillier* » 1993 – Association Saint Guignefort, Châtillon/Chalaronne, la première retranscription isolée des témoignages concernant l'affaire Baret.

Donc, le domestique (« valet », « laquais ») de M. Commerson, nommé Baré, s'est révélé être une femme, cette découverte a été officialisée à Tahiti ou peu de temps après, mais les soupçons remonteraient déjà à plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Cet événement survenu au cours de l'expédition, quelle importance lui donnent-ils ?

Cet extraordinaire « scoop », dirait-on aujourd'hui, n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de leurs aventures. Les tracasseries de la navigation, les affres du scorbut, leur nourriture épouvantable, la découverte de civilisations inconnues, d'individus aux mœurs si différentes, l'effervescence des rencontres avec ces « indigènes », les atteintes de la syphilis, un quotidien de travail, de luttes, d'émerveillements et de

précautions, tout cela dans la promiscuité, vous relativise les soucis des autres. Que Baré soit une femme n'est apparemment, pour Bougainville, qu'un problème mineur à régler devant l'étendue des tourments journaliers à résoudre et la perspective de ceux qui l'attendent. Les matelots qui espèrent « bonne fortune » en soupçonnant une présence féminine à bord ont-ils intérêt à répandre la nouvelle autour d'eux ? Les vies séparées des deux navires diluent probablement les ragots. Les escales proposent bien d'autres opportunités et Tahiti va ravir et combler nombre d'entre eux.

Caro, lieutenant à bord de *l'Etoile* est, normalement, un observateur privilégié. Hélas pour nous, à aucun moment dans son journal, pourtant riche de détails, il ne soufflera mot de « l'affaire Baré », se contentant de signaler en mai 1768 la visite du chef de l'expédition : « *M. de Bougainville est venu à bord dans son petit canot ; nous avons mis le nôtre à la mer qui a (été) chargé de bois à brûler pour porter à la Boudeuse* ». Dans cet extrait, comme pour tous les autres, nous adopterons l'orthographe actuelle, les manuscrits des différents protagonistes offrant des graphies parfois très fantaisistes, voire des prononciations personnelles.

Fesche, placé sur la Boudeuse, lui aussi fort disert sur nombre d'événements, ne dit pas un mot de « l'affaire Baré », le chevalier Walsh dont le journal débute à Montevideo, pas un mot non plus. Duclos-Guyot, dans ses notes, n'aura qu'une phrase sur le sujet, datée bizarrement du 18 juillet 1768 : « *On a découvert que le domestique à M. Commerson, médecin, était une fille qui avait passé jusqu'à présent pour garçon.* »

Nous aurons plus de chance avec deux autres « clients » qui consacreront à l'événement chacun un paragraphe, qui plus est aux jugements différents. Saint-Germain, dans son journal à la date du 23 mai relate la chose ainsi : « *Il y avait longtemps que l'on soupçonnait que M. de Commerçon, médecin botaniste embarqué à bord de l'Etoile, avait une fille pour domestique, qu'il avait embarquée à Rochefort ; dès Montevideo, il en était beaucoup question : divers matelots avaient voulu la visiter. Mais le capitaine qui, je crois, n'était pas intéressé au secret, fit faire à cet égard les défenses les plus sévères. Mais aujourd'hui, ce n'est presque plus un mystère. Divers jeunes gens l'ont visitée malgré toutes les précautions, plaintes de M. Commerçon : et c'est réellement une fille. Elle est jeune, mais elle n'est pas belle. Elle se bandait les seins pour cacher davantage son sexe. Je crois pieusement que M. Commerson, à son âge et instruit comme il doit l'être du scandale que cela pouvait causer dans une longue campagne parmi un équipage, et que cela est totalement opposé aux ordonnances de sa Majesté, n'aura point connu son sexe en l'embarquant. Mais il la connaissait à Montevideo, on en a même des preuves assez certaines. Pourquoi ne pas la renvoyer avec les habitants des Malouines de Montevideo ? Je crois que cette fille sera la seule de son sexe qui ait fait le tour du monde.* »

Le prince de Nassau-Singen, quant à lui, autour du 21 juin, écrit : « *Les matelots découvrirent à bord de l'Etoile une fille déguisée sous des habits d'homme qui servait de laquais à M. Commerçon. Sans soupçonner le naturaliste de l'avoir engagée à un voyage aussi pénible, j'aime à accorder à elle seule tout l'honneur d'une entreprise*

aussi hardie ; abandonnant les tranquilles occupations de son sexe, elle avait osé affronter les fatigues, les dangers et tous les événements que l'on peut moralement attendre dans une navigation de ce genre. L'aventure, je crois, peut avoir place dans l'histoire des filles célèbres. »

On remarquera que les deux hommes se rendent compte de la valeur de l'exploit qu'est en train de réaliser Jeanne. Mais on sent poindre chez tous deux la « nécessité de croire » que Commerson ne fût pas au courant de son identité ; et cela sonne comme un doute. Enfin, le témoignage de Saint-Germain nous interpelle : bien avant Tahiti, Jeanne aurait subi les « assauts » répétés de plusieurs marins sans que Commerson ait pu intervenir !

Un dernier témoin va nous donner du grain à moudre. Le chirurgien Vivez. Il est présent sur *l'Etoile* pendant tout le voyage, et il en a à raconter... On a de lui deux exemplaires manuscrits de son journal, et deux exemplaires offrant des variantes. Consultons-les. Nous recopions le texte du manuscrit dit « de Rochefort », le complétant [entre crochets] des ajouts ou différences que l'on trouve dans le manuscrit « de Versailles ».

« Un naturaliste faisant le tour du monde pour approfondir et augmenter les connaissances de la nature et ses productions, désirant vraisemblablement faire quelques expériences nouvelles dans cette partie, embarqua à cet effet pour son domestique une fille déguisée, soi-disant de la Bourgogne, ayant des noms de rechange [selon la circonstance], quoique d'ailleurs tout ceci ne fasse rien à la chose. »

Le ton est donné : acerbe et ironique. Il faut dire que très vite les relations entre Commerson et Vivez devinrent exécrables, le naturaliste « toisant » ce chirurgien de seconde classe auquel il attribuait peu de mérites. Notons la dernière remarque qui indique que Jeanne semble utiliser, dans certaines circonstances, le nom probable de Bonnefoi (déjà rencontré), ce qui peut légitimement nous interroger.

« Au sortir d'Europe, dans les mauvais temps que nous eûmes, elle fut fort incommodée du mal de mer ainsi que son maître, ce qui lui ôta le temps de pouvoir se plaindre, à moins que ce ne fut la nuit, car elle lui était si attachée que, par crainte qu'il n'eût quelque faiblesse pendant les heures du sommeil, elle avait [...lui faisait supporter] la fatigue de passer la nuit dans sa chambre [pour être à portée de le soulager], prenait un soin unique de son maître, ce qui paraît naturel. »

On savait, par ses lettres, que Commerson avait connu de forts désagréments avec le mal de mer. Même si son ironie naturelle le porte à suggérer leur promiscuité comme voulue, Vivez laisse entendre que Jeanne en fut bien atteinte elle aussi.

« Le premier mois se passa assez tranquillement mais un peu trop vite pour nos deux adhérents, le doux repos qu'ils goûtaient depuis longtemps fut interrompu par un petit murmure qui s'éleva dans l'équipage [sur ce que, disaient-ils] qu'il y avait à bord une fille [déguisée]. On jeta [sans balancer] les yeux sur notre petit homme, tout

énonçait en lui un homme féminin : une petite taille courte et grosse, de larges fesses, une écarrure de deux pieds [de proportion précédente], une poitrine élevée, une petite tête ronde, un visage garni de rousseurs, une voix tendre et claire, une [adroite] dextérité et délicatesse dans la main [qui ne pouvait être que de son sexe], faisaient le portrait en question [d'une fille assez laide et mal faite]. »

Le seul véritable portrait de Jeanne que nous ayons ! Pas très flatteur. Mais Bougainville lui-même a écrit qu'elle n'était pas jolie. Un détail, cependant : la rumeur se répand après un mois de mer. Doit-on dire « seulement » ?

« Les chefs firent feinte d'ignorer cette scène pendant longtemps, mais le bruit étant devenu trop général, on fit sentir [ils firent savoir] au maître qu'il ne convenait pas de passer les nuits avec un domestique [coucher son domestique dans sa chambre] et que cela occasionnait du scandale [on lui observa qu'il n'en avait que plus de tort de ne pas faire cette séparation de son propre mouvement]. En conséquence, il fallut lui chercher un nouvel asile qui fut au poste ordinaire dans un hamac, sous le gaillard arrière [avec les autres domestiques]. »

Nous comprenons que Commerson se serait montré longtemps insensible – ou sourd – aux insistances de l'équipage (et de ses chefs, donc de la Giraudais lui-même) de se séparer de son domestique pendant la nuit. Mais Jeanne a dû déménager !

« Dès les premiers jours, ses voisins polis et poussés par la curiosité, voulurent rendre visite à leur nouvelle hôtesse ; elle eut la cruauté d'être insensible à leurs offres et même de s'en plaindre. En conséquence on les punit et notre homme postiche [prétendu domestique, pour nous prouver que nos soupçons étaient mal fondés] nous assura qu'il n'était nullement du sexe féminin mais si fait, par accident, de celui dont le Grand Seigneur fait [choisit] les gardiens de son sérail. »

Est-ce avec Commerson que Jeanne a fabriqué cette fable de s'être retrouvée homme eunuque par accident ? Il fallait certainement être poussée dans ses derniers retranchements pour tenter pareille invention.

« Après cette scène, notre homme fit son possible pour paraître tel qu'il s'était déclaré, tant par la force du travail que par les propos de bagatelle, travaillant comme un nègre. A Montevideo [Pendant notre séjour à la rivière de la Plata], elle allait herboriser avec son maître dans les plaines, sur les montagnes à deux et trois lieues au large, chargée d'un fusil, d'une carnassière, de la provision de bouche et des papiers pour les plantes [qui évaluaient toujours à huit ou dix mains]. A Buenos-Aires, elle eut une longue maladie qui, selon la chronique, put être occasionnée par les suites du mal de mer [La chronique scandaleuse prétend qu'elle eut à Buenos-Aires une maladie aiguë considérable qu'occasionna les soins qu'elle avait pris à soulager son maître des faiblesses qu'il avait pu avoir pendant les nuits qu'il l'avait veillée]. De là, nous fûmes au détroit de Magellan ; ce fut là qu'il fallait la voir, [ses fatigues redoublèrent] fatiguée à la rigueur du froid, allant tantôt dans l'eau pour les coquilles ou dans les bois épais sur la mousse et la neige pendant la journée entière pour les plantes. Je crois bien qu'il se

trouvait dédommagé par le repos qu'il prenait dans les plantations que son maître pouvait faire lorsqu'il trouvait un terrain propre autant que sa température personnelle et celle de la saison le permettait. Malgré cela, on peut dire à sa louange, qu'il est impossible de concevoir [qu'elle a surpris généralement tout son monde par] les travaux qu'elle a faits. »

La moquerie et l'alacrité font place à l'admiration. Vivez a été bluffé. Remarquons qu'en parlant de Jeanne, il alterne le « il » et le « elle ». Notons aussi cet épisode de maladie importante qui a frappé Jeanne à Buenos-Aires. Précisons enfin que les « huit ou dix mains » de papier destiné à recueillir les plantes, que devait transporter Jeanne, représentent plus de deux cents feuilles, et que celles-ci devaient être de plutôt grand format et assez épaisses. C'est à la fois lourd, encombrant, et malaisé à manipuler.

Vivez raconte ensuite les épisodes survenus à Tahiti, et il sera question ici d'Aotourou, autrement appelé Poutavéri, ce Tahitien qui sympathisera avec Bougainville et les Français, et que le chef de l'expédition ramènera en France où il fera un séjour de plus de onze mois.

« Les soupçons commençaient à tomber faute de preuves, [on s'accoutuma à la voir tellement que les partis étaient partagés] lorsque nous arrivâmes à la Nouvelle Cythère, mais ils renaissaient bientôt (Vivez a écrit exactement « renaître », on devrait donc mettre « renaquirent »). Le sauvage de bord [que nous avons à bord], Poutaveri, dont j'ai fait mention [dont j'ai fait l'histoire], dès qu'il aperçut dans la foule de l'équipage ce personnage, il se mit à courir après elle [étant descendu dans la grand chambre du bâtiment où tout le monde de l'équipage était accouru pour le voir, aperçut dans la foule notre être suspect à qui il fit à l'instant de dessus le banc où il était assis, des propositions par signe qui ne laissèrent nulle équivoque] en criant « ayenene » qui veut dire « fille » en langue du pays, lui fit des démonstrations de proposition bien intelligibles. Nous fûmes tous étonnés de voir que cet homme l'avait reconnue, et de l'ardeur avec laquelle il s'en occupait, il n'en fallut pas davantage pour assurer à tout l'équipage le caractère de son sexe. [Comme dans la foule elle se trouvait à côté de notre armurier nommé Labare qui avait une figure fort efféminée, on lui frappa sur l'épaule et le montrant, lui demandant si c'était lui, mais avec toute la vivacité et l'ardeur qu'il put rassembler, il montra que c'était l'autre objet, lequel perdit contenance et, tournant les talons, s'en alla, baissant la tête. Mais d'après cet instant, notre sauvage ne voulut plus manger et n'était à rien de ce qu'on pouvait lui dire. Il n'en fallut pas davantage pour assurer à tout l'équipage le caractère de son sexe et pour persuader au lecteur que son maître faisait triste mine]. »

Le luxe de détails que fournit le « manuscrit de Versailles » nous assure de la véracité des faits. Il apparaît bien clairement que pour tout l'équipage de *l'Etoile*, l'identité de Jeanne est établie avant les fameux événements qui se dérouleront sur le rivage.

« Quelques jours après [le lendemain], elle s'en fut à terre avec son maître pour herboriser. Dès qu'elle fut descendue, tous les sauvages se la tirèrent les uns et les

autres en criant mille fois : « ayenene, ayenene, etc... » [et déjà un déterminé l'enleva comme sa proie, fendant l'air à la vue de son maître comme un loup affamé enlève une brebis à la vue du berger]. Il fallut la renvoyer à bord [on la rembarqua sur le champ dans le bateau] et l'on y réussit qu'avec beaucoup de peine ; les officiers qui se trouvaient à terre firent des menaces aux sauvages qui ne voulaient pas la laisser aller. [Après cet accident, il ne fallait plus parler de terre]. Poutaveri était fort exact à lui faire sa cour et à renouveler ses propositions. [Poutaveri venait tous les jours avec assez d'exactitude lui faire une cour fort gênante pour elle et pour son maître, mais amusante pour nous. Son maître qui craignait le sauvage ne l'abandonna pas et le combla de petits présents. Je ne sais quel hasard porta le Sauvage à lui dire « Taratane », c'est-à-dire « Est-elle mariée ? » et dès que, sans savoir ce qu'il voulait dire, il lui eut fait signe que oui en disant « maou », le Sauvage parut abandonner ses poursuites. Il continua cependant de prendre plaisir...] Il prenait plaisir à se faire peigner, poudrer, habiller par elle, ce qu'elle faisait avec grâce. Ce manège continua jusqu'au départ [de Cythère] où Poutaveri l'a quittée à regret pour passer sur la Boudeuse comme je le dirai dans la suite. Elle resta à notre bord où je vais la laisser pour donner au lecteur la description de cette terre, suite de mon journal. Il y aurait eu beaucoup de choses à dire sur l'embaras du médecin naturaliste dans cette circonstance, mais elle m'aurait sorti pour trop longtemps de ma route.

[Elle resta à notre bord où l'on peut s'imaginer qu'il ne restait plus de doute dans les esprits depuis ce qui s'était passé. Mais comme il n'y avait pas eu de preuve physique, elle dissimula l'accusation en tenant quelques propos de défi aux domestiques qui lui promirent une visite qui eut lieu à notre première relâche suivante malgré la précaution qu'elle avait toujours de porter deux pistolets chargés et d'avoir soin de les montrer pour en imposer. En descendant du bord, un malheureux jour où je ne sais ce qu'étaient devenus les pistolets, après avoir herborisé, son maître la laissa à terre pour chercher des coquilles. Et les domestiques qui y faisaient sécher la lessive profitèrent du moment et trouver chez elle le concaveneris, coquille précieuse qu'ils cherchaient depuis longtemps. Cette visite la mortifia beaucoup mais elle en fut plus à son aise, n'ayant plus à se contraindre ni à se bourrer de linge à l'avenir. Elle finit le voyage fort agréablement, ayant des courtisans de toute part qui n'altérèrent point la fidélité qu'elle avait pour son maître.] »

Ce texte, à nouveau, fourmille de détails qui semblent en assurer la véracité. Sûrement, Vivez n'a pas assisté à tout, on lui a rapporté des choses, mais sa présence à bord en fait un témoin de premier ordre. Vivez conclut son récit par ce qu'il est advenu de Jeanne et Commerson, on constatera qu'il s'est renseigné ultérieurement et qu'il a « presque tout juste ».

« Elle finit par se marier à l'Isle de France avec un maître forgeron du roi où je les laissai et on sut depuis qu'elle menait très bon ménage. Son maître, Monsieur de Commerson est mort depuis dans le même endroit sans avoir pu donner au public ses observations des productions de notre voyage, ce qui devient une grande perte pour la botanique et l'histoire naturelle. »

Les témoignages de Vivès et de Saint-Germain indiquent clairement que Jeanne a connu (subi !) des relations sexuelles avec plusieurs matelots ou membres d'équipage au cours du voyage. Mais notre proluxe narrateur n'a pu s'empêcher de revenir un peu plus loin – lors de l'escale en Nouvelle-Bretagne – sur cette histoire, précisément le dernier épisode, sur un ton un peu différent.

« Si le lecteur se rappelle les faits que je lui ai décrits de Cythère, il doit croire qu'il ne restait pas de grand doute sur la décision du sexe de notre soi-disant eunuque, mais il fut impossible de l'en faire convenir et poussa ces instances au point d'offrir de fournir des preuves satisfaisantes. Entre domestiques, ils eurent des propos durs qui procurèrent du mécontentement de part et d'autre, ce qui fit conspirer une visite pour la première relâche, et le lecteur sait que c'est ici la première depuis Cythère. Notre eunuque soi-disant, allant tous les jours herboriser ou à la recrue coquillière, avait grand soin d'emporter des pistolets et de les montrer en embarquant dans le canot, espérant par-là maintenir les ennemis de sa pudeur. Mais ces précautions ne produisirent pas l'effet désiré. Un beau jour, onzième du présent mois (juillet 1768), les domestiques étant à laver du linge à terre, elle eut le malheur de vouloir aller laver le sien de compagnie. Ce fut, dis-je, ce jour malheureux qu'ayant saisi les pistolets, on fit la visite du canon, et lorsqu'on vint à tirer la platine, on découvrit la lumière qui leva tous les doutes. Ce fut, dans le fait, un service que l'on rendit à cette fille que nous nommerons désormais Jeanneton, car la quantité de linge ou torchon qu'elle était obligée de mettre sur elle, l'avait échauffée si considérablement depuis le temps que nous étions par les hautes latitudes, qu'elle était pleine de boutons ou dartres. Après l'inspection, elle n'était plus si gênée, quoiqu'elle restât toujours en homme. Elle eut beaucoup de courtisans le reste de la campagne, mais nous avons toujours ignoré la juste cause de sa métamorphose. Peu après notre arrivée à l'Isle de France, elle se maria avec le maître forgeron entretenu du port, étant précédemment débarquée aussi que son maître. »

Nous laissons le lecteur juge de la métaphore plus ou moins gracieusement filée sur le pistolet, et nous nous arrêterons sur la date, 11 juillet 1768, qui nous rappelle que c'est quelques jours après (le 18) que Duclos-Guyot divulgue l'identité de Jeanne, et que Nassau (le 21) y fait allusion. C'est donc bien cette sorte d'expédition commando apparemment complotée qui a permis à l'ensemble des équipages de lever définitivement le doute et à Jeanne d'apparaître désormais sous son vrai jour. Les indices semblaient pourtant depuis longtemps évidents, mais il faut croire que l'activité quotidienne de cette diablesse de Jeanne se tuant au travail et racontant toujours cette « fable » de l'eunuque, trompait encore ou faisait douter bien des matelots. Il aura fallu cette escale sur l'Île aux Marteaux pour que la révélation soit officielle aux yeux de tous. On relèvera « *les propos durs* » entre Jeanne et les autres domestiques, qui nous prouvent, s'il en était besoin, le fort caractère de Jeanne transformée en « pistolero », et le fait qu'elle soit couverte de « *boutons ou dartres* » en raison de l'hygiène déplorable à laquelle elle était contrainte. Vivès n'est pas toujours facile à « décrypter » : Que doit-on comprendre de la vie de Jeanne sur l'Etoile après l'épisode de la Nouvelle-Bretagne ? Celle d'une jeune femme courtisée mais respectée ?

Commerson ne parle – et pour cause – jamais de Jeanne Barret, pas plus qu'il n'évoque Jean Baré. Il fera, dans une lettre au curé Beau, juste allusion à ses sorties au large de Buenos-Aires en septembre 1767 où, dira-t-il, « *j'ai osé descendre vingt fois avec mon domestique dans une pirogue* ».

D. MARGOTTAT (27 février 2020)